

LE

# FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 1 JUILLET, 1866. No. 19

## AUVERGNE ET PIEMONT.

### VII.

*Suite.*

La nuit qui suit un duel est presque toujours mauvaise : quelque soit la justice de la cause qu'il a défendue, le malheureux vainqueur ne se rassure qu'avec peine sa victoire. Il entend râler, il voit mourir ; les yeux de celui qu'il a tué le regardant, fiers, encore menaçants. La sanglante réparation lui paraît alors bien disproportionnée avec les torts qui la veille la rendaient indispensable.

La position de M. de Lourmel n'était pas de nature à adoucir l'amertume de ses réflexions. Certes sa cause était juste et cependant il pensait alors qu'il avait manqué de patience : qu'aux yeux de tous peut-être M. de Biarge ne paraîtrait pas fort coupable, n'ayant fait que dire à haute voix ce que les autres pensaient tout bas ; que cette franchise passerait pour la preuve d'une âme courageuse et loyale aussi prompt à démasquer le crime qu'elle l'eût été à défendre un innocent.

Moins confiant dans la bonté de sa cause que ne l'était M. de Castries, Henri ne croyait ni à la clémence de ses juges, ni à celle du roi. Un exemple était nécessaire pour arrêter les querelles d'Auvergne et de Piémont, on reculerait d'autant moins devant l'exemple effrayant, que le coupable était la cause première de la querelle. Il ne devait donc plus penser qu'à mourir.

O ciel ! mourir ! loin du champ de bataille à la veille d'un combat qui devait être glorieux ! Il va laissé sa mémoire chargée d'une infamante accusation. Si quelques amis le défendent

encore, ils se laisseront quand ils ne sera plus.

Assassin ! Assassin ! le mot du mort le poursuivait, il le voyait déjà sur la pierre de son tombeau.

Ces pensées le torturaient, et ne trouvant pas d'issue dans leur cercle douloureux il s'y replongeait avec un âcre désespoir. Il cherchait quel agent mystérieux l'avait mené au bord de cet abîme : quelle chaîne fatale le liait ainsi au déshonneur et à la mort. Alors entre le corps sanglant de Foncolombe, et le visage pâle de Biarge agonisant, ce point de départ et ce dénouement du triste drame de sa vie, il entrevit Juméli qui elle aussi avait été un des anneaux de cette chaîne. Cette pensée lui fut une nouvelle amertume. Dieu lui-même le condamnait puisque le bien qu'il avait fait devenait une arme que la fatalité tournait contre lui.

Plus de lutte possible ! D'ailleurs pourquoi lutter ? pourquoi vivre ? quel espoir ? Ses juges en l'acquittant, le roi lui-même en lui rendant la vie, lui rendraient-ils l'honneur ? Assassin ! meurtrier ! renonce à Gabrielle, fille d'une longue suite d'aïeux vénérés, oseras-tu l'entraîner au fond de l'abîme où tu vas descendre ?

Depuis longtemps déjà le comte absorbé par ses désolentes pensées était devenu insensible au monde extérieur. Il ne voyait pas qu'une femme était au près de lui.

C'était Juméli : elle était entrée d'un pas si léger qu'à peine elle paraissait poser sur le sol. Elle avait placé un coussin aux pieds du comte et s'y était assise à la manière orientale, la tête appuyée sur une de ses mains dont le ton vif et la finesse contrastaient vivement avec les ondes épaisses et brunes de ses cheveux. Elle semblait épier les sensations diverses qui se peignaient sur le front de